

# Mellonta Tauta

Edgar Allan Poe



**Gloubik Éditions**  
**2022**

Cette nouvelle de Science-Fiction a été publiée pour la première fois dans *Godey's Lady's Book* en février 1849.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Aux rédacteurs du "Lady's Book" :

J'ai l'honneur de vous envoyer, pour votre magazine, un article que vous pourrez, je l'espère, comprendre un peu plus distinctement que je ne le fais moi-même. Il s'agit d'une traduction, par mon ami Martin Van Buren Mavis (parfois appelé le « Voyant Poughkeepsie »), d'un étrange manuscrit que j'ai trouvé, il y a environ un an, enfermé dans une cruche bien bouchée flottant dans la *Mare Tenebrarum* - une mer bien décrite par le géographe nubien, mais rarement visitée de nos jours, sauf par les transcendentalistes et les plongeurs à la recherche de crochets.

Sincèrement vôtre,

Edgar A. Poe

---

## À bord du ballon « *Skylark* »

**1<sup>er</sup> avril 2848** — Maintenant, mon cher ami, maintenant, pour vos péchés, vous allez subir l'infliction d'une longue lettre de comérage. Je vous dis clairement que je vais vous punir pour toutes vos impertinences en étant aussi fastidieuse, discursive, incohérente et insatisfaisante que possible. De plus, je suis là, enfermée dans un ballon sale, avec

cent ou deux-cent *canailles*, tous partis pour une excursion de plaisir (quelle drôle d'idée certaines personnes ont du plaisir !), et je n'ai aucune perspective de toucher la terre ferme avant un mois au moins. Personne à qui parler. Rien à faire. Quand on n'a rien à faire, c'est le moment de correspondre avec ses amis. Vous comprenez donc pourquoi je vous écris cette lettre : c'est à cause de mon ennui et de vos péchés.

Chaussez vos lunettes et acceptez d'être ennuyé. Je compte vous écrire tous les jours pendant cet odieux voyage.

Quand une invention sortira-t-elle du crâne d'un être humain ? Serons-nous à jamais condamnés aux mille désagréments du ballon ? Personne n'inventera-t-il un mode de déplacement plus expéditif ? Cette lenteur exaspérante, à mon avis, est une véritable torture. Sur ma parole, nous n'avons pas fait plus de cent milles à l'heure depuis que nous avons quitté la maison ! Les oiseaux eux-mêmes nous battent - du moins certains d'entre eux. Je vous assure que je n'exagère pas du tout. Notre mouvement, sans doute, semble plus lent qu'il ne l'est en réalité, parce que nous n'avons pas d'objets autour de nous qui nous permettent d'évaluer notre vitesse, et parce que nous allons avec le vent. Certes, chaque fois que nous rencon-

trons un ballon, nous avons une chance de percevoir notre vitesse, et alors, je l'admets, les choses ne semblent pas si mauvaises. Habitée à ce mode de déplacement, je ne peux me défaire d'une sorte de vertige lorsqu'un ballon nous dépasse dans un courant directement au-dessus de nos têtes. J'ai toujours l'impression qu'il s'agit d'un immense oiseau de proie prêt à bondir sur nous et à nous emporter dans ses griffes. L'un d'eux est passé au-dessus de nous ce matin, au lever du soleil, si près de nous que son guiderope a frôlé le filet de maintien de notre nacelle et nous a causé une très grande appréhension. Notre capitaine a déclaré que si le matériau du ballon avait été la « soie » vernie d'il y a cinq cents ou mille ans, nous aurions inévitablement été endommagés. Cette soie, comme il me l'expliqua, était un tissu composé des entrailles d'une espèce de ver de terre. Le ver était soigneusement nourri de mûres (une sorte de fruit ressemblant à une pastèque) et, lorsqu'il était suffisamment gras, il était broyé dans un moulin. La pâte ainsi obtenue était appelée papyrus à l'état primaire, et passait par divers processus jusqu'à ce qu'elle devienne finalement de la « soie ». Il est intéressant de noter qu'elle était autrefois très appréciée dans l'habillement féminin ! Les ballons étaient aussi très généralement fabriqués avec. Il semble qu'un

meilleur type de matériau ait été découvert par la suite dans le duvet entourant les vaisseaux de graines d'une plante vulgairement appelée euphorbe et, à l'époque, botaniquement nommée asclépiade. Ce dernier type de soie était appelé soie-buckingham, en raison de sa durabilité supérieure, et était généralement préparé pour être utilisé en étant vernie avec une solution de caoutchouc, une substance qui, à certains égards, devait ressembler à la gutta-percha aujourd'hui utilisée. Ce caoutchouc était parfois appelé gomme d'Inde ou gomme élastique, et était sans doute l'un des nombreux champignons. Ne me dites plus jamais que je ne suis pas antiquaire dans l'âme.

En parlant de guideropes, le nôtre, semble-t-il, vient de faire tomber un homme par-dessus bord d'une de ces petites embarcations à hélices magnétiques qui pullulent dans l'océan en dessous de nous, un bateau d'environ six-mille tonneaux, et, d'après tous les témoignages, honteusement bondé. Il devrait être interdit à ces petites barques de transporter plus d'un certain nombre de passagers. L'homme, bien sûr, n'a pas été autorisé à remonter à bord, et il a été bientôt hors de vue, lui et sa bouée de sauvetage. Je me réjouis, mon cher ami, que nous vivions à une époque si éclairée que l'individu n'est pas censé exister. C'est de la masse dont se

soucie la véritable humanité. À propos, en parlant d'humanité, savez-vous que notre immortel Wiggins n'est pas aussi original dans ses vues sur la condition sociale et ainsi de suite, que ses contemporains sont enclins à le supposer ? Pundit m'assure que les mêmes idées ont été exprimées presque de la même manière, il y a environ mille ans, par un philosophe irlandais appelé Furrier, parce qu'il tenait un magasin de vente au détail de peaux de chat et autres fourrures. Pundit sait, vous ne l'ignorez pas. Il ne peut y avoir d'erreur à ce sujet. C'est merveilleux comment nous voyons se vérifier chaque jour la sage observation de l'Hindou Aries Tottle, citée par Pundit : « Ainsi devons-nous dire que, non pas une ou deux fois, ou quelques fois, mais avec des répétitions presque infinies, les mêmes opinions tournent en rond parmi les hommes. »

**Le 2 avril** — J'ai parlé aujourd'hui au télégraphiste chargé de la section médiane des fils télégraphiques flottants. J'apprends que lorsque ce type de télégraphe a été mis en service pour la première fois par Horse, on considérait qu'il était tout à fait impossible de faire passer les fils d'un pays à l'autre, mais aujourd'hui, nous ne comprenons pas où se trouvait la difficulté ! Ainsi va le monde. *Tempora mutantur* - excusez-moi de citer l'Étrusque. Que ferions-nous sans le té-

légraphe atlantique ? (Pundit dit qu'Atlantique était l'adjectif ancien.) Nous nous sommes arrêtés, quelques minutes pour poser quelques questions au télégraphiste, et nous avons appris, entre autres glorieuses nouvelles, que la guerre civile fait rage en Africa, tandis que la peste fait son bonhomme de chemin en Yurope et en Ayesher. N'est-il pas vraiment remarquable qu'avant la magnifique lumière jetée sur la philosophie par l'humanité, le monde était habitué à considérer la guerre et la peste comme des calamités ? Savez-vous que l'on priait dans les anciens temples pour que ces maux (!) ne soient pas infligés à l'humanité ? N'est-il pas vraiment difficile de comprendre sur quel principe d'intérêt nos ancêtres ont agi ? Étaient-ils aveugles au point de ne pas percevoir que la destruction d'une myriade d'individus n'est qu'un avantage positif pour la masse !

**3 avril** — C'est vraiment un très bon divertissement que de monter sur l'échelle de corde qui mène au sommet du ballon, et de là, d'observer le monde environnant. Depuis la nacelle en bas, vous savez que la perspective n'est pas si complète. Vous ne pouvez pas voir grand chose. Mais assis ici, d'où j'écris ces lignes, sur la piazza ouverte et luxueusement rembourrée du sommet, on peut voir tout ce qui se passe dans toutes les



directions. En ce moment, je vois une foule de ballons qui se déplacent au gré des vents, tandis que l'air résonne du bourdonnement de tant de millions de voix humaines. J'ai entendu dire que lorsque Yellow, ou (comme Pundit le soutiendra) Violet, qui est censé avoir été le premier aéronaute, a affirmé qu'il était possible de traverser l'atmosphère dans toutes les directions, en montant ou en descendant simplement jusqu'à ce qu'un courant favorable soit atteint, il n'a guère été écouté par ses contemporains, qui l'ont considéré comme une sorte de fou ingénieux, parce que les philosophes (?) de l'époque avaient déclaré la chose impossible. Vraiment, aujourd'hui, il me semble tout à fait inexplicable qu'une chose aussi manifestement vraie ait pu échapper à la sagacité des anciens savants. Mais à toutes les époques, les grands obstacles au progrès de l'art ont été levés par les soi-disant hommes de science. Certes, nos hommes de science ne sont pas aussi bigots que ceux d'autrefois... oh, j'ai quelque chose de si étrange à vous dire à ce sujet. Savez-vous qu'il n'y a pas plus de mille ans que les métaphysiciens ont consenti à soulager le peuple de l'idée singulière qu'il n'y avait que deux voies possibles pour atteindre la vérité ! Croyez-le si vous le pouvez ! Il semble qu'il y a très, très longtemps, dans la nuit des temps, vivait un philosophe

turc, ou hindou peut-être, appelé Aries Tottle. Cette personne a introduit, ou en tout cas propagé, ce qu'on a appelé le mode d'investigation déductif ou *a priori*. Il parlait de ce qu'il considérait comme des axiomes ou des « vérités évidentes », et procédait ensuite « logiquement ». Ses plus grands disciples étaient un Neulide et un Cant. Hé bien, Aries Tottle resta le maître incontesté jusqu'à l'arrivée d'un certain Hog, surnommé le « berger d'Ettrick », qui prêchait un système entièrement différent, qu'il appelait *a posteriori* ou inductif. Son plan se référait entièrement à la sensation. Il procédait par observation, analyse et classification des faits - *instantiæ naturæ*, comme on les appelait affectueusement - en lois générales. La méthode d'Aries Tottle, en un mot, était fondée sur les noumènes ; celle de Hog, sur les phénomènes. Eh bien, l'admiration suscitée par ce dernier système était si grande que, lors de sa première introduction, Aries Tottle tomba dans le discrédit ; mais finalement il reprit du terrain et fut autorisé à partager le domaine de la vérité avec son rival plus moderne. Les savants soutenaient maintenant que les routes aristotélicienne et baconienne étaient les seules voies possibles vers la connaissance. « Baconien », vous devez le savoir, était un adjectif inventé comme équi-

valent à Hog-ien<sup>1</sup> et plus euphonique et digne.

Maintenant, mon cher ami, je vous assure, de la manière la plus positive, que je présente cette question équitablement, sur la base de l'autorité la plus solide. Vous pouvez facilement comprendre comment une notion si absurde par son principe même a dû agir pour retarder toute vraie connaissance, qui fait ses progrès presque invariablement par bonds intuitifs. L'idée ancienne confinait les recherches à la reptation ; et pendant des centaines d'années, l'engouement pour Hog était si grand qu'il a pratiquement mis fin à toute pensée, à proprement parler. Aucun homme n'osait énoncer une vérité qu'il ne devait qu'à son âme seule. Il importait peu que la vérité soit même une vérité démontrable, car les savants de l'époque ne considéraient que le chemin par lequel elle était atteinte. Ils ne voulaient même pas regarder la fin. « Voyons les moyens, » s'écriaient-ils, « les moyens ! » Si, après examen du moyen, il s'avérait qu'il ne relevait ni de la catégorie Aries, ni de la catégorie Hog, alors les savants n'allaient pas plus loin, mais déclaraient le « théoricien » fou, et ne voulaient

1 Poe joue ici sur une déformation du nom du poète et romancier écossais James Hogg : Hog. Hog voulant dire Verrat (cochon) il le substitue ici à Bacon la célèbre chacuterie.

rien savoir de lui ni de sa vérité.

Or, on ne peut même pas soutenir que, par le système rampant, la plus grande quantité de vérité serait atteinte dans une longue série d'âges, car la répression de l'imagination était un mal qui ne pouvait être compensé par une certitude supérieure dans les anciens modes d'investigation. L'erreur de ces Jurmains, de ces Vrinchs, de ces Inglitchs et de ces Amricains (ces derniers, d'ailleurs, étaient nos géniteurs immédiats), était une erreur tout à fait analogue à celle du fou qui s'imagine qu'il doit nécessairement voir un objet d'autant mieux qu'il le tient plus près de ses yeux. Ces gens s'aveuglaient par des détails. Lorsqu'ils procédaient à la manière de Hogg, leurs « faits » n'étaient pas toujours des faits, ce qui n'avait guère d'importance s'ils ne supposaient pas qu'ils étaient des faits et devaient l'être parce qu'ils semblaient l'être. Lorsqu'ils suivaient le chemin d'Aries, leur parcours était à peine aussi droit qu'une corne de bélier<sup>2</sup>, car ils n'ont jamais eu d'axiome qui soit un axiome du tout. Ils devaient être très aveugles pour ne pas s'en apercevoir, même à leur époque ; car même à leur époque, nombre d'axiomes « établis » de longue date avaient été reje-

2 Cette remarque prend tout son sens quand le lecteur sait que Aries est le nom latin de la constellation du Bélier.

tés. Par exemple, *Ex nihilo nihil fit* ; « un corps ne peut agir là où il n'est pas » ; « Il ne peut exister d'antipodes » ; « Les ténèbres ne peuvent sortir de la lumière ». Toutes ces propositions et une douzaine d'autres semblables, admises autrefois sans hésitation comme des axiomes, étaient, même à l'époque dont je parle, considérées comme indéfendables. Quelle absurdité pour ces gens, alors, de persister à faire confiance aux « axiomes » comme bases immuables de la vérité ! Mais même dans la bouche de leurs plus sains raisonneurs, il est facile de démontrer la futilité, l'impalpabilité de leurs axiomes en général. Qui était le plus sain de leurs logiciens ? Laissez-moi voir ! Je vais aller demander à Pundit et je reviens dans une minute... Ah, nous l'avons ici ! Voici un livre écrit il y a près de mille ans et récemment traduit de l'Inglitch, qui, soit dit en passant, semble avoir été le rudiment de l'Amricain. Pundit dit que c'est décidément l'ouvrage ancien le plus intelligent sur son sujet, la logique. L'auteur, qui était très estimé de son temps, était un certain Miller, ou Mill. Nous trouvons noté à son sujet, comme un point d'une certaine importance, qu'il avait un cheval de manège appelé Bentham. Mais jetons un coup d'œil sur le traité !

Ah ! - « La capacité ou l'incapacité de concevoir », dit M. Mill, très correctement,

« ne doit en aucun cas être reçue comme un critère de vérité axiomatique. » Quel moderne sensé penserait jamais à contester ce truisme ? La seule chose que nous devons nous demander, c'est comment il se fait que M. Mill ait jugé nécessaire de faire une allusion à quelque chose d'aussi évident. Jusqu'à là, c'est bien, mais consultons une autre page. Qu'avons-nous là ? - « Les contradictions ne peuvent être toutes deux vraies, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent coexister dans la nature. » M. Mill veut dire ici, par exemple, qu'un arbre doit être ou un arbre ou ne pas être un arbre, qu'il ne peut pas être en même temps un arbre et ne pas être un arbre. Très bien. Mais demandez-lui pourquoi. Sa réponse est celle-ci, et ne prétend jamais être autre chose que cela : « Parce qu'il est impossible de concevoir que des contradictoires puissent être tous deux vrais. » Ce n'est pas du tout une réponse, selon sa propre démonstration ; car ne vient-il pas d'admettre comme un truisme que la capacité ou l'incapacité de concevoir n'est en aucun cas un critère de vérité axiomatique recevable ?

Or, je ne me plains pas tant de ces anciens parce que leur logique est, de leur propre aveu, tout à fait sans fondement, sans valeur et fantastique, qu'à cause de leur pompeuse et imbécile proscription de toutes

les autres voies de la vérité, de tous les autres moyens de l'atteindre que les deux sentiers grotesques auxquels ils ont osé confier l'âme qui n'aime rien tant que de s'élever.

D'ailleurs, mon cher ami, ne pensez-vous pas que ces anciens dogmatiques auraient eu de la peine à déterminer par laquelle de leurs deux voies la plus importante et la plus sublime de toutes leurs vérités était, en fait, atteinte ? Je veux parler de la vérité de la gravitation. Newton le devait à Kepler. Kepler a admis que ses trois lois étaient devinées. Ces trois lois parmi toutes qui ont conduit le grand mathématicien Inglitch à son principe, base de tout principe physique, au-delà duquel il faut entrer dans le royaume de la métaphysique. Kepler a deviné, c'est-à-dire imaginé. Il était essentiellement un « théoricien », ce mot aujourd'hui si sacré, autrefois épithète de mépris. Ces vieilles taupes n'auraient-elles pas été perplexes, elles aussi, si elles avaient expliqué par laquelle des deux « routes » un cryptographe démêle un cryptogramme plus que secret, ou par laquelle des deux routes Champollion dirigeait l'humanité vers ces vérités durables et presque innombrables qui résultaient de son déchiffrement des hiéroglyphes ?

Un mot de plus sur ce sujet et j'en aurai

fini de vous ennuyer. N'est-il pas étrange qu'avec leur éternel bavardage sur les chemins de la vérité, ces bigots aient manqué ce que nous percevons maintenant si clairement comme étant la grande autoroute - celle de la cohérence ? Ne semble-t-il pas singulier qu'ils n'aient pas réussi à déduire des œuvres de Dieu le fait vital qu'une cohérence parfaite doit être une vérité absolue ! Comme nos progrès ont été clairs depuis l'annonce récente de cette proposition ! L'investigation a été retirée des mains des taupes et confiée, comme tâche, aux vrais et seuls vrais penseurs, aux hommes à l'imagination ardente. Ces derniers élaborent des théories. Ne pouvez-vous pas imaginer le cri de mépris avec lequel mes paroles seraient reçues par nos ancêtres, s'il était possible qu'ils regardent maintenant par-dessus mon épaule ? Ces hommes, dis-je, théorisent. Et leurs théories sont simplement corrigées, réduites, systématisées, débarrassées, petit à petit, de leurs scories d'incohérence jusqu'à ce que, finalement, une cohérence parfaite apparaisse, que même les plus impassibles admettent, parce que c'est une cohérence, comme une vérité absolue et indiscutable.

**Le 4 avril** — Le nouveau gaz fait des merveilles, en conjonction avec la nouvelle amélioration de la gutta percha. Comme nos ballons modernes sont sûrs, commodes, ma-



niables et pratiques à tous égards ! En voici un immense qui s'approche de nous à la vitesse d'au moins cent cinquante milles à l'heure. Il semble être rempli de gens (il y a peut-être trois ou quatre cents passagers), et pourtant il s'élève jusqu'à une altitude de près d'un mille, regardant de haut nos pauvres gens avec un mépris souverain. Pourtant, cent ou même deux cents milles à l'heure, c'est un voyage lent, après tout. Vous souvenez-vous de notre course sur le chemin de fer à travers le continent du Kanadaw ? À plus de trois cents milles à l'heure, c'était du voyage. Mais il n'y avait rien à voir, rien à faire d'autre que de flirter, de festoyer et de danser dans les magnifiques salons. Vous souvenez-vous de la sensation étrange que nous avons éprouvée lorsque, par hasard, nous avons aperçu des objets extérieurs alors que les voitures étaient lancées à pleine vitesse ? Tout semblait unique... en une seule masse. Pour ma part, je ne peux dire que je préférerais le voyage par le train lent de cent milles à l'heure. Ici, nous avons le droit d'avoir des fenêtres en verre, et même de les ouvrir, et nous pouvions avoir une vue distincte du pays.

... Pundit dit que la route du grand chemin de fer de Kanadaw doit avoir été dans une certaine mesure marquée il y a environ neuf cents ans ! En fait, il va jusqu'à affirmer

qu'actuellement les traces d'une route sont encore discernables... des traces se référant à une période aussi éloignée que celle mentionnée. La voie, semble-t-il, était double seulement ; la nôtre, vous le savez, compte douze chemins, et trois ou quatre nouveaux sont en préparation. Les anciens rails sont très légers, et placés si près les uns des autres qu'ils sont, selon les notions modernes, tout à fait frivoles, sinon dangereux à l'extrême. La largeur actuelle de la voie, cinquante pieds, est considérée, en effet, comme à peine assez sûre. Pour ma part, je ne doute pas qu'une voie ferrée de quelque sorte ait dû exister dans des temps très reculés, comme l'affirme Pundit, car rien ne peut être plus clair pour moi que le fait qu'à une certaine époque, il y a au moins sept siècles, les continents du nord et du sud du Kanadaw étaient unis. Les Kanawdiens auraient alors été poussés, par nécessité, à construire un grand chemin de fer à travers le continent.

**Le 5 avril** — Je suis presque dévorée par l'ennui. Pundit est mon seul interlocuteur à bord. Et lui, pauvre âme ! ne sait parler que d'antiquités. Il a été occupé toute la journée à essayer de me convaincre que les anciens Américains se gouvernaient eux-mêmes !... A-t-on jamais entendu parler d'une telle absurdité ? Qu'ils existaient dans une sorte de confédération de chacun pour soi, à la ma-

nière des « chiens de prairie » dont nous parlons dans les fables. Il dit qu'ils sont partis de l'idée la plus saugrenue que l'on puisse concevoir, à savoir que tous les hommes naissent libres et égaux, et cela en dépit des lois de gradation si visiblement imprimées sur toutes les choses de l'univers moral et physique. Chaque homme « votait », comme ils l'appelaient, c'est-à-dire qu'il se mêlait des affaires publiques, jusqu'à ce que l'on découvre que ce qui est l'affaire de tout le monde n'est l'affaire de personne, et que la « République » (c'est ainsi que l'on appelait cette chose absurde) n'avait pas de gouvernement du tout. On raconte cependant que la première circonstance qui troubla particulièrement l'autosatisfaction des philosophes qui construisirent cette « République » fut la découverte surprenante que le suffrage universel donnait l'occasion de manœuvres frauduleuses, au moyen desquelles n'importe quel nombre de voix désiré pouvait être recueilli à tout moment, sans possibilité de prévention ou même de détection, par n'importe quel parti qui serait assez vilain pour ne pas avoir honte de la fraude. Une petite réflexion sur cette découverte suffit pour en rendre évidentes les conséquences, qui étaient que la friponnerie devait prédominer. En un mot, qu'un gouvernement républicain ne pouvait jamais être autre chose qu'un gouvernement

fripon. Pendant que les philosophes, cependant, étaient occupés à rougir de leur stupidité de n'avoir pas prévu ces maux inévitables, et à inventer de nouvelles théories, la question fut brusquement résolue par un individu du nom de Mob, qui prit tout en main et établit un despotisme, en comparaison duquel ceux des fabuleux Zéros et Hellofagabalus étaient respectables et délectables. Ce Mob (un étranger, d'ailleurs), passe pour avoir été le plus odieux de tous les hommes qui aient jamais peuplé la Terre. C'était un géant de taille, insolent, rapace, dégoûtant. Il avait le fiel d'un taureau, le cœur d'une hyène et la cervelle d'un paon. Il mourut, enfin, à force de ses propres énergies, qui l'épuisèrent. Mais il a eu son utilité, comme toute chose, même la plus vile, et a donné à l'humanité une leçon qu'elle ne risque pas d'oublier aujourd'hui : ne jamais aller directement à l'encontre des analogies naturelles. Quant au républicanisme, on ne pourrait lui trouver aucune analogie sur la surface de la Terre, à moins que nous n'acceptions le cas des « chiens de prairie », une exception qui semble démontrer, s'il en est, que la démocratie est une forme de gouvernement très admirable... pour les chiens.

**Le 6 avril** - Hier soir, j'ai eu une belle vue d'*Alpha Lyræ*, dont le disque, à travers la lorgnette de notre capitaine, sous-tend un

angle d'un demi-degré, ressemblant beaucoup à notre soleil à l'œil nu par un jour de brume. *Alpha Lyræ*, bien que beaucoup plus grande que notre Soleil, lui ressemble beaucoup en ce qui concerne ses taches, son atmosphère et bien d'autres aspects. Ce n'est qu'au cours du dernier siècle, me dit Pundit, que la relation binaire existant entre ces deux orbites a commencé à être suspectée. Le mouvement évident de notre système dans les cieux était, étrangement, lié à une orbite autour d'une étoile prodigieuse au centre de la galaxie. Autour de cette étoile, ou en tout cas autour d'un centre de gravité commun à tous les globes de la *Voie lactée* et supposé se trouver près d'*Alcyone* dans les Pléiades, chacun de ces globes était déclaré en rotation, le nôtre effectuant le circuit en une période de 117 000 000 d'années ! Nous, avec nos lumières actuelles, nos vastes améliorations télescopiques, et ainsi de suite, avons bien sûr du mal à comprendre le fondement d'une telle idée. Son premier propagateur fut un certain Mudler. Il a été conduit, nous devons le supposer, à cette folle hypothèse par simple analogie. Mais, ceci étant dit, il aurait dû au moins adhérer à l'analogie dans son développement. Un grand orbe central était, en fait, suggéré ; jusqu'ici, Mudler était cohérent. Cet orbe central, cependant, dynamiquement, aurait dû être plus grand que tous

les orbes environnants pris ensemble. La question aurait alors pu être posée : « Pourquoi ne le voyons-nous pas ? » nous, en particulier, qui occupons la région centrale de l'amas, la localité même près de laquelle, au moins, doit se trouver cet inconcevable soleil central. L'astronome, peut-être, à ce moment-là, s'est réfugié dans la suggestion de la non-luminosité. Et ici l'analogie a été soudainement lâchée. Mais même en admettant que le globe central n'était pas lumineux, comment expliquait-il qu'il ne soit pas rendu visible par la multitude incalculable de soleils glorieux qui l'entouraient ? Il ne fait aucun doute que ce qu'il a finalement soutenu n'était qu'un centre de gravité commun à tous les orbes en rotation, mais là encore, l'analogie a dû être abandonnée. Notre système tourne, il est vrai, autour d'un centre de gravité commun, mais il le fait en relation et en conséquence d'un soleil matériel dont la masse fait plus que contrebalancer le reste du système. Le cercle mathématique est une courbe composée d'une infinité de lignes droites. Mais cette idée du cercle - cette idée du cercle que, en ce qui concerne toute la géométrie terrestre, nous considérons comme une simple idée mathématique, par opposition à l'idée pratique - est, en fait, la conception pratique que nous avons seuls le droit d'entretenir en ce qui concerne ces

cercles de Titan avec lesquels nous avons à faire, au moins en imagination, lorsque nous supposons notre système, avec ses compagnons, tournant autour d'un point au centre de la galaxie. Que la plus vigoureuse des imaginations humaines tente seulement de faire un seul pas vers la compréhension d'un circuit aussi indicible ! Il serait à peine paradoxal de dire qu'un éclair lui-même, voyageant à jamais sur la circonférence de ce cercle inconcevable, se déplacerait toujours en ligne droite. Que la trajectoire de notre Soleil le long d'une telle circonférence, que la direction de notre système dans une telle orbite, s'écarte au moindre degré d'une ligne droite, même en un million d'années, c'est une proposition qui ne peut être admise. Et cependant ces anciens astronomes ont été absolument cajolés, semble-t-il, pour croire qu'une courbure décisive était apparue pendant la brève période de leur histoire astronomique, pendant le simple point, pendant le néant total de deux ou trois mille ans ! Comme il est incompréhensible que de telles considérations ne leur aient pas indiqué tout de suite le véritable état de choses, celui de la révolution binaire de notre soleil et d' *Alpha Lyræ* autour d'un centre de gravité commun !

**Le 7 avril** — La nuit dernière, nous avons continué à nous amuser avec l'astrono-

mie. J'ai eu une belle vue des cinq astéroïdes de Neptune, et j'ai observé avec beaucoup d'intérêt la pose d'une énorme imposte sur quelques linteaux du nouveau temple de Daphnis sur la Lune. Il était amusant de penser que des créatures aussi réduites que les lunaires, et ressemblant si peu à l'humanité, faisaient preuve d'une ingéniosité mécanique tellement supérieure à la nôtre. Il est également difficile de concevoir que les vastes masses que ces gens manipulent si facilement soient aussi légères que notre propre raison nous dit qu'elles le sont réellement.

**8 avril** — Eurêka ! Pundit est dans sa gloire. Un ballon du Kanadaw nous a parlé aujourd'hui et a jeté à bord plusieurs des dernières études. Ils contiennent des renseignements extrêmement curieux relatifs aux antiquités kanawdiennes, ou plutôt amricaines. Vous savez, je suppose, que des ouvriers sont employés depuis quelques mois à préparer le terrain pour une nouvelle fontaine au Paradis, le principal jardin d'agrément de l'empereur. Le Paradis, semble-t-il, a été, littéralement parlant, une île hors du temps ; c'est-à-dire que sa limite nord a toujours été, aussi loin que remontent les archives, un ruisseau, ou plutôt un bras de mer très étroit. Ce bras a été progressivement élargi jusqu'à ce qu'il atteigne sa largeur actuelle : un mile. La longueur totale de l'île



est de neuf miles ; la largeur varie sensiblement. Toute la région (selon le Pundit) était, il y a environ huit cents ans, densément couverte de maisons, dont certaines avaient vingt étages, la terre, pour une raison inexplicable, étant considérée comme particulièrement précieuse dans ce voisinage. Cependant, le désastreux tremblement de terre de l'année 2050 a si totalement déraciné et submergé la ville (car elle était presque trop grande pour être appelée un village) que les plus infatigables de nos antiquaires n'ont jamais pu obtenir sur le site des données suffisantes, sous forme de pièces de monnaie, de médailles ou d'inscriptions, pour construire ne serait-ce que le fantôme d'une théorie sur les mœurs, les coutumes, etc. des habitants autochtones. Tout ce que nous savons d'eux jusqu'à présent, c'est qu'ils faisaient partie de la tribu de sauvages *Knickerbocker* qui infestait le continent lors de sa première découverte par l'archiviste Riker, un chevalier de la Toison d'or. Cependant, ils n'étaient en aucun cas non civilisés, mais cultivaient divers arts et même des sciences à leur manière. On raconte qu'ils étaient très doués à bien des égards, mais qu'ils étaient bizarrement affligés d'une monomanie qui les poussait à construire ce que l'on appelait, dans l'ancien Amricain, des « églises », sortes de pagodes instituées pour le culte de deux

idoles qui portaient les noms de richesse et de mode. À la fin, dit-on, l'île devint, pour les neuf dixièmes, une église. Les femmes aussi, semble-t-il, étaient curieusement déformées par une protubérance naturelle de la région située juste en dessous du bas du dos, bien que, de façon tout à fait inexplicable, cette déformation était considérée comme une beauté. Une ou deux photos de ces femmes singulières ont, en fait, été miraculeusement préservées. Elles ont l'air très bizarres, très... comme quelque chose entre un dindon et un dromadaire.

Ces quelques détails sont presque tout ce qui nous est parvenu concernant les anciens Knickerbockers. Il semble cependant qu'en creusant au centre du jardin de l'empereur, qui, comme vous le savez, couvre toute l'île, certains des ouvriers ont déterré un bloc de granit cubique et manifestement ciselé, pesant plusieurs centaines de livres. Il était en bon état de conservation, ayant reçu, apparemment, peu de blessures de la convulsion qui l'a enseveli. Sur l'une de ses surfaces se trouvait une plaque de marbre avec (pensez-y seulement !) une inscription... une inscription lisible. Pundit est en extase. En détachant la dalle, une cavité est apparue, contenant une boîte en plomb remplie de diverses pièces de monnaie, un long rouleau de noms, plusieurs documents qui semblent

ressembler à des journaux, avec d'autres sujets d'un intérêt intense pour l'antiquaire ! Il ne fait aucun doute que tous ces objets sont de véritables reliques américaines appartenant à la tribu appelée Knickerbocker. Les papiers jetés à bord de notre ballon sont remplis de fac-similés de pièces, de MSS., de typographie, etc. etc. Je copie pour votre amusement l'inscription Knickerbocker sur la dalle de marbre :

Cette pierre angulaire d'un monument à la  
mémoire de  
GEORGE WASHINGTON,  
a été posé avec les cérémonies appropriées le  
19ÈME JOUR D'OCTOBRE 1847,  
l'anniversaire de la reddition de  
Lord Cornwallis  
au général Washington à Yorktown,  
EN L'AN 1781,  
sous les auspices de la  
l'Association du Monument de Washington  
de la ville de New York.

Ceci, tel que je le donne, est une traduction mot à mot faite par Pundit lui-même, il ne peut donc y avoir d'erreur.

Des quelques mots ainsi conservés, nous glanons plusieurs connaissances importantes, dont la moins intéressante est le fait qu'il y a mille ans, les monuments proprement dits étaient tombés en désuétude, comme il se doit, le peuple se contentant, comme nous le faisons aujourd'hui, d'une

simple indication du dessein d'ériger un monument à une date ultérieure, une pierre angulaire étant prudemment posée « solitaire et isolé » (excusez-moi de citer le grand poète américain Benton !), comme garantie de l'intention magnanime. Nous savons aussi très clairement, d'après cette admirable inscription, comment, où et quoi, de la grande reddition en question. Pour ce qui est du lieu, c'était Yorktown (où que ce soit), et pour ce qui est du quoi, c'était le général Cornwallis (sans doute un riche négociant en maïs). Il s'est rendu. L'inscription commémore la reddition de... quoi ? pourquoi, « de Lord Cornwallis ». La seule question est de savoir pourquoi les sauvages souhaitaient sa reddition. Mais quand on se rappelle que ces sauvages étaient sans aucun doute des cannibales, on est amené à conclure qu'ils le destinaient à la saucisse. Quant à la façon dont la reddition a eu lieu, aucun langage ne peut être plus explicite. Lord Cornwallis a été livré (pour des saucisses) « sous les auspices de la Washington Monument Association », sans doute une institution charitable pour le dépôt de pierres angulaires... Mais, Dieu me garde, qu'est-ce qui se passe ? Ah, je vois : le ballon s'est effondré, et nous allons tomber dans la mer. Je n'ai donc que le temps d'ajouter que, d'après une inspection hâtive des fac-similés de journaux, etc., etc.,

je trouve que les grands hommes de ce temps-là parmi les Américains étaient un Jean, forgeron<sup>3</sup>, et un Zacchary, tailleur<sup>4</sup>.

Au revoir, jusqu'à ce que je vous revoie. Que vous receviez ou non cette lettre n'a que peu d'importance, car j'écris tout simplement pour m'amuser. Mais je vais enfermer le manuscrit dans une bouteille et le jeter à la mer.

Bien à vous, éternellement,  
PUNDITA.

- 3 Sans doute John Smith de Jamestown, baptisé le 6 janvier 1580 (sa date de naissance n'est pas connue) en Angleterre et mort le 21 juin 1631, est un navigateur anglais qui fut le capitaine des colons de Jamestown, en Virginie.
- 4 Zachary Taylor, 12<sup>e</sup> président des États-Unis d'Amérique.